

Notre hérédité animale

D'abord zoologue et anthropologue, puis auteur dramatique, l'écrivain américain Robert Ardrey est revenu depuis quinze ans à ses premières amours l'étude des animaux. C'est un itinéraire singulier mais non dépourvu d'intérêt. L'homo sapiens faisant toujours partie de l'ordre des Primates, l'étude du comportement animal le concerne à plus d'un titre.

Comme auteur dramatique, Ardrey étudiait la psychologie humaine. Comme éthologue, il étudie la psychologie animale et pour lui, la seconde dérive de la première. Une seule et unique loi, de nature biologique, dicte chez l'un et l'autre des comportements qu'on eut pu croire acquis. Erreur : la plupart de nos attitudes, de nos besoins, voire de nos sentiments viennent de très loin, parfois des premiers amphibiens, parfois des premiers mammifères et, dans le meilleur des cas, des singes anthropoïdes. Tel est le premier article de cette loi naturelle, du nouveau contrat social que l'auteur nous propose connaître et mieux comprendre notre hérédité animale, notre insertion dans le devenir biologique.

L'inégalité naturelle

Le second article de cette loi, c'est que tout organisme vivant soumis, pour sa reproduction, à la nécessité sexuelle, (et, par-là, à une combinaison toujours nouvelle de gènes parentaux) est, par ce simple fait, différent de tous les autres. Il n'y a pas d'égalité naturelle, disons d'égalité génétique, sur la terre. Ce principe même et la nature de la reproduction sexuelle – qui est échange, rencontre, combinaison, hasard – exclut la similitude. A partir de cette inégalité génétique – loin d'être admise encore par tout le monde – se jouent toute l'évolution et l'histoire de l'homme. Car si l'égalité des êtres se reproduisant sexuellement est une impossibilité naturelle, l'égalité des chances, elle, est une loi naturelle, plus ou moins aidée ou contrariée par les systèmes sociaux.

Nous naissons inégaux dans un monde qui nous offre – ou devrait nous offrir – des chances égales. C'est ici que l'histoire humaine se distingue de l'évolution animale. Car si les animaux naissent dans un monde naturel et identique pour tous, les hommes naissent dans un groupe, une société, des systèmes déjà hiérarchisés, modifiés par les traditions, hiérarchies et traditions qui ont toujours perturbé, plus qu'elles ne l'ont renforcée – l'égalité des chances. Pour Ardrey, c'est la société qui détruit l'égalité des chances et ce n'est donc que par la société qu'on peut éventuellement la recréer.

Bien sûr, ce ne sont que généralisations, mais l'auteur ne s'en tient pas là. Il remarque qu'en dépit de ce caractère perturbateur – on dirait aujourd'hui répressif – la société joue aussi un rôle salutaire : à la fois facteur de hiérarchie, de division, donc d'inégalité et de désordre et facteur d'ordre, car elle seule peut assurer la survie de l'individu à travers celle du groupe. L'histoire est faite de ces perpétuelles oscillations entre un désordre dû à l'inégalité naturelle des êtres et aux luttes qu'elle implique et un ordre qui finit par s'imposer, au même titre que la reproduction des espèces.

Quant aux besoins fondamentaux résultant de cette disparité, Ardrey les résume en une trilogie éclairante : identité, stimulation, sécurité. Ce sont les efforts déployés pour la satisfaction de ces besoins – dont seul le troisième, notons-le, est de nature matérielle – qui définissent les individus au sein d'un groupe donné. Encore sont-ils eux-mêmes hiérarchisés, selon des frontières multiples, entre sexes, classes sociales, traditions culturelles. Le besoin de sécurité, par exemple, semble plus grand chez les femelles que chez les mâles, dans une société matériellement sous-développée que dans une société technologiquement évoluée,

Le seul hic ou le seul hiatus, c'est qu'il est difficile pour un groupe social donné, de satisfaire les trois à la fois. Dans les sociétés modernes développées, l'accroissement de la productivité a pratiquement satisfait les besoins matériels mais au détriment des deux autres et notamment du besoin d'identité, c'est-à-dire de personnalité. Les grandes fourmilières

humaines proposent à la fin un avenir matériellement assuré (pensons au contenu d'un terme comme Sécurité sociale par exemple) mais réduit pour chaque être à l'anonymat. D'où les multiples désordres dus au besoin biologique d'identité (particulièrement accentué chez les jeunes mâles animaux et les adolescents humains), au besoin de retrouver une stimulation que la société n'offre plus. La compétition sportive en est l'exemple intégré. Le gang de jeunes, les microgroupes de toute sorte (drogués, homosexuels, membres de clubs pornographiques) en sont des exemples non-intégrés. Ce sont des réponses désordonnées, mais stimulatrices et individuelles, à un ordre collectif anonyme. C'est en cela que l'auteur se sépare radicalement de Jean-Jacques Rousseau, à la mémoire duquel il a dédié son livre. Pour Ardrey l'homme, en tant que primate évolué et descendant de l'Africanthrope carnivore¹, est habité des mêmes besoins de simulation, d'agressivité, de hiérarchie et de défense du territoire que les autres animaux. C'est la société qui établit - ou rétablit - entre les besoins contradictoires, anarchiques des individus un ordre et une hiérarchie viables. Entre Ardrey et Rousseau, il y a plus qu'une différence. Pour Rousseau, l'homme est un ange déchu par la société. Pour Ardrey, il est un singe évolué, amélioré par la société. A partir de ces prémisses : inégalité génétique, conscience des trois besoins fondamentaux, rôle positif et sélectif de la communauté, Ardrey entreprend toute une série d'analyses dont beaucoup éclairent certains aspects du monde contemporain. Ces besoins mentionnés plus haut nécessitent pour être satisfaits ou simplement pour pouvoir se traduire, l'existence d'un territoire, chez l'animal, d'un espace personnel et personnalisé chez l'homme, de nature matérielle ou psychologique. Ardrey, dans ce domaine, ne fait que reprendre des notions solidement démontrées par Konrad Lorenz, Niko Tinbergen, Carpenter et autres éthologues réputés².

Mais il la pousse à leur conséquence logique et le chapitre intitulé *l'Espace et le citoyen* me paraît être le plus révélateur de tous. Ardrey note entre autres que plus l'espace est resserré, plus le territoire est réduit, plus le besoin de hiérarchie se fait sentir. Il en résulte que la concentration urbaine actuelle – où l'espace personnalisé se réduit à un « intérieur », lui-même de plus en plus impersonnel – aboutit à muer le traditionnel besoin de dominer l'espace en un besoin de dominer l'homme.

Un tissu social déchiré

Ainsi s'expliquent certains phénomènes, aussi disparates que les violences, les viols, l'amour des voitures, la recrudescence de la pornographie, etc. La voiture, par exemple, demeure pour l'individu dépersonnalisé le dernier vestige de territoire personnel et isolant, engendrant des réactions de défense et de protection disproportionnées du simple point de vue logique. Si l'on ajoute qu'elle a aussi valeur de symbole (sur le plan social et, indirectement, sexuel), on voit où nous en sommes réduits à défendre pied à pied l'intégrité de notre voiture comme un grillon défend son trou, mais pour des raisons moins valables.

Bien entendu, Ardrey prend son exemple où il le trouve : autour de lui. Mais la société américaine, en bien des points, préfigure la nôtre, notamment dans toutes les conséquences de la concentration urbaine. Un exemple assez curieux est celui qu'Ardrey propose à propos du rapport entre espace (plus ou moins resserré) et contrôle des naissances. Dans le monde animal, c'est l'espace (et non, comme on l'a longtemps cru la quantité de nourriture disponible) qui stimule les mécanismes de contrôle des naissances. Dans le monde humain, où le contrôle volontaire et rationnel des naissances est loin d'être admis partout, on s'aperçoit que d'autres mécanismes interviennent d'eux-mêmes, là où l'homme n'intervient pas. Ainsi les accidents de voiture (qui frappent surtout les jeunes), la drogue, l'homosexualité, le suicide, agissent chacun sur leur plan comme des mécanismes de contrôle de la population.

¹ Voir du même auteur *Les enfants de Caïn*, (Stock).

² Du même auteur, voir *L'impératif territorial* (Stock).

On voit ainsi que pour Ardrey, le contrat social qu'il propose est d'abord une prise de conscience urgente et aiguë de notre nature réelle et de nos besoins. Il doit être conscience du dosage difficile mais vital entre « l'ordre nécessaire à la survie de l'individu et le désordre que toute société doit tolérer pour assurer la satisfaction de ses membres ». Au cœur d'un monde où la concentration urbaine atteint la limite de la sécurité collective et individuelle (se promener la nuit à New York dans certains quartiers comporte plus de risques, signale l'auteur, que n'en comportait la chasse au lion à l'époque des cavernes), on assiste à une déchirure de plus en plus béante du tissu social, à la constitution d'une méthode de groupes ou de sous-groupes marginaux obéissant à leur loi propre, prêt à la naissance d'une nouvelle angoisse - devant le marché de la violence - au moment même où disparaît la vieille angoisse de l'insécurité matérielle.

En dépit de certains parti-pris agaçants et d'hypothèses ou d'interprétations quelquefois discutables, je crois que ce livre est un des plus essentiels, des plus neufs et des plus éclairants qu'on ait écrit sur les problèmes qui nous concernent et nous angoissent.

Jacques Lacarrière

La Quinzaine Littéraire, 30 octobre 1971

Robert Ardrey, La Loi Naturelle, Éditions Stock